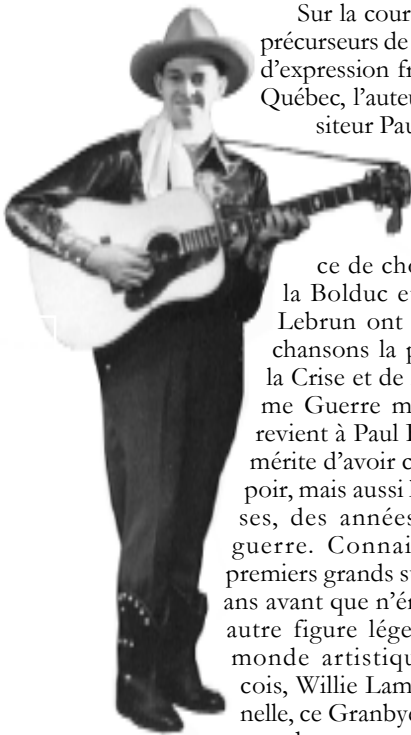


L'historien régional

Volume 3, numéro 4 Automne 2003

Gratuit

Paul Brunelle, un cow-boy de chez nous



Sur la courte liste des précurseurs de la chanson d'expression française au Québec, l'auteur-compositeur Paul Brunelle (1923-1994) occupe une place de choix. Car si la Bolduc et le soldat Lebrun ont traduit en chansons la période de la Crise et de la Deuxième Guerre mondiale, il revient à Paul Brunelle le mérite d'avoir chanté l'espoir, mais aussi les angoisses, des années d'après-guerre. Connaissant ses premiers grands succès trois ans avant que n'émerge une autre figure légendaire du monde artistique québécois, Willie Lamothe, Brunelle, ce Granbyen de naissance et de cœur, ne porte-t-il pas le titre incontestable de premier chanteur western francophone du Québec ?

Paul Brunelle réalise le gros de sa carrière entre 1944 et 1960, dans la foulée d'un Québec qui se modernise à grand pas. Il se fait alors chansonnier, c'est-à-dire qu'il se range résolument du côté de ceux qui ont quelque chose à dire. Au-delà du thème universel de l'amour, les chansons de Paul Brunelle évoquent un attachement profond au monde rural et jettent un regard rassurant sur les valeurs du passé. Elles disent aussi les conditions de vie et de travail difficiles de plusieurs, reflet d'une société qui néglige d'apporter un soutien adéquat aux plus faibles et aux plus démunis de ses

enfants, travailleurs des mines, orphelins ou vieillards. Doit-on s'étonner, dès lors, que le chanteur trouve son public parmi les gens de condition modeste, dont plus de 350 chansons originales évoquent à la fois la réalité, les rêves et les aspirations ? Si la radio s'avère le principal instrument de sa conquête*, c'est avec la Troupe des soirées du bon vieux temps, dont il est le propriétaire et la principale attraction depuis le début des années 1950, que le grand cow-boy au chapeau blanc fait entendre ses airs dans les coins les plus reculés du Canada français, en ces lieux où, souvent, l'électricité ne fait pas encore partie des conditions de vie ; l'expérience de ces tournées dure une décennie, au rythme de 150 paroisses par année.

On réalise mal aujourd'hui l'immense succès qu'ont connu les chansons de Paul Brunelle au cours des années 1940 et 1950. En lui rendant un dernier hommage, en décembre 1994, le journal *Échos-vedettes* n'hésite pas à rappeler « la légende » selon laquelle Paul Brunelle « a été et demeure le plus grand vendeurs de disques de tous les temps au Québec ». Par exemple, *Destin cruel* (1945), qui fait écho au phénomène de la désertion des campagnes en l'incarnant dans l'expérience d'une jeune fille qui laisse le foyer familial pour gagner la ville, se serait vendu à plus de 250 000 exemplaires. La plupart des grands succès de Brunelle – et ils sont nombreux – s'écouleront à plus de 100 000 copies. Mais au-delà des chiffres et des honneurs, c'est en s'adressant aux gens d'ici dans une langue qui les touchait droit au cœur que Paul Brunelle a laissé un héritage inestimable, aidant par son œuvre à mieux faire comprendre les conditions qui ont pavé la voie au grand bouleversement des années 1960.

* Durant trois hivers, de 1955 à 1957, on peut l'entendre quotidiennement sur les ondes de CKVL, où il anime *Paul Brunelle et ses troubadours du Far-West*.

Mario Gendron

Un festival international à Granby

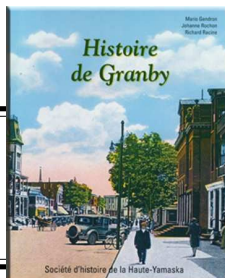
Chaque automne, et ce depuis trente-cinq ans, la ville de Granby est l'hôte d'une manifestation culturelle dont la notoriété n'a cessé de croître avec le temps. Fondé en 1969, le Festival de la chanson de Granby se voulait au départ un concours s'adressant aux auteurs, compositeurs et interprètes de la musique populaire du Québec. Deux ans plus tard, il devenait national et invitait les francophones du Canada à concourir ; il s'internationalisait en 1989 en élargissant la compétition à toute la francophonie.

Longtemps reconnue comme « la ville du zoo », Granby devenait ainsi, progressivement, « la ville du festival ». Mais comment Granby, nous demandera-t-on, en est-elle arrivée à mettre sur pied un événement d'une telle envergure ? Où cette petite ville ouvrière, si longtemps dominée par quelques entrepreneurs anglophones, a-t-elle puisé les ressources de sa réussite ? La création du Festival de la chanson est-elle purement le fruit du hasard ou découle-t-elle de décisions informées ?

En remontant le fil du temps, on arrive à rassembler des éléments de réponse. Rappelons d'abord que, depuis le milieu des années 1930, la région montréalaise s'est révélée une terre fertile pour la chanson d'expression française, peu importe les formes qu'elle a successivement empruntées. *La Bonne chanson* de l'abbé Gadbois, Félix Leclerc, Paul Brunelle et Willie Lamothe, et même la musique yé-yé et rock des années 1960-1970, voilà ce que la Montérégie a su donner au Québec : quelques-uns de ses meilleurs auteurs et de ses plus belles chansons.

À Granby, dans les années 1960, l'Escale, le centre culturel des Loisirs de la

Suite page 3



Histoire de Granby, un volume de 512 pages agrémenté d'autant de photographies des lieux, des institutions, des entreprises et surtout des hommes et des femmes qui ont fait Granby.

On peut se procurer le volume, au prix de 45 \$, à la Société d'histoire de la Haute-Yamaska, au 135, rue Principale à Granby, par envoi postal et dans les librairies de Granby.

Latimer et l'impérialisme britannique

Pour qui demeure en région, la statue du sergent Latimer, érigée au parc Victoria depuis cent un ans, fait partie du paysage coutumier; si coutumier, en fait, que peu de gens pourraient en dire la raison d'être. Ce texte, qui traite des événements entourant l'inauguration de ce monument, veut simplement rafraîchir les mémoires sur un combattant oublié de la guerre des Boers, et sur les oppositions qui agitent francophones et anglophones dès qu'il est question de prendre les armes pour l'Empire britannique.

La découverte de gisements d'or dans le Transvaal, en 1884, ravive l'intérêt de la Grande-Bretagne pour sa possession d'Afrique du Sud et l'amène à déclarer la guerre, en 1899, aux paysans néerlandais, les Boers, qui se révoltent contre l'arrivée massive d'immigrants anglais dans un pays qu'ils considèrent le leur. Pour mettre fin au soulèvement des Boers, l'Angleterre rassemble des troupes de divers pays du Commonwealth et, répondant à l'appel, le Canada envoie deux contingents de volontaires, parmi lesquels on retrouve William Latimer et quatre autres membres du 15th Shefford Field Battery, les soldats Price, Hill, Cornish et Philips.

Embarqué au mois de janvier 1900 pour l'Afrique du Sud, le sergent Latimer est tué le

30 mai suivant, lors des affrontements à Faber Putts, devenant ainsi le premier Canadien à mourir au combat dans ce conflit qui allait durer trois ans. Aussitôt la nouvelle annoncée à



Le monument Latimer, au parc Victoria, rue Dufferin, érigé en 1902. (Fonds Roland Gagné, SHHY)

la famille, un ancien résidant de Waterloo, George G. Foster, avocat de la Couronne à Montréal, suggère d'ériger un monument à la mémoire du soldat, près du quartier général du Shefford Field Battery, à Granby. Afin d'amasser les deux milles dollars nécessaires aux travaux, un comité formé de personnalités de la région, avec le maire de Granby en tête, lance immédiatement une campagne de levée de fonds.

Le 20 septembre 1902, une foule évaluée à 1500 personnes est rassemblée au parc Victoria pour assister au dévoilement de l'œuvre de l'artiste montréalais Robert Reid, un monument en granite qui fait un peu plus de cinq mètres de hauteur, et pour entendre des orateurs vantant l'esprit patriotique de ceux qui ont donné leur vie

pour l'Empire britannique lors de la guerre des Boers. Tour à tour, Stephen Miner, Lord Aylmer, adjudant général des armées canadiennes, le juge Lynch, de Knowlton, Charles H. Parmelee, député de Shefford à Ottawa, et George Foster multiplient les déclarations d'allégeance

à la reine d'Angleterre et soulignent le courage des jeunes Canadiens, morts au combat.

Il n'en fallait pas plus pour que certains des ténors du nationalisme canadien-français poussent des hauts cris. Dans l'édition du 25 septembre suivant, l'éditeur du *Journal de Waterloo et de Granby*, Joseph Antoine Chagnon, se lance dans une charge contre l'impérialisme manifeste des organisateurs de l'événement en protestant, d'abord, contre le fait d'élever un monument à un soldat « mort, non au service de Granby, ni même du Canada, mais bien de l'Angleterre », et en dénonçant, ensuite, les déclarations vantant les bonnes relations entre le Canada et l'Angleterre.

Antoine Chagnon s'en prend avant tout au maire de Granby, car non seulement ce dernier n'hésite-t-il pas à professer sa foi dans l'Empire britannique, mais il ose déplorer le peu de connaissances qu'a la jeunesse canadienne des nouvelles ressources économiques du Dominion, une affirmation que Chagnon interprète comme une critique envers le système d'éducation francophone. Piqué au vif, l'éditorialiste invitera même Stephen Miner à constater par lui-même le haut niveau de connaissance en géographie des élèves francophones de la région. Quant aux autres invités, ils s'épargnent les foudres du *Journal* en rappelant, à plusieurs reprises, les liens qui unissent les deux principaux groupes ethniques du pays et l'apport de certains francophones au développement économique national et régional.

Richard Racine

Vivre en prison au XIX^e siècle

(suite du vol. 3, n° 3)

Il incombait au gardien de prison et à son épouse, surnommée la matrone, de voir à l'habillement et au bien-être des détenus, le premier s'occupant des hommes, la seconde des femmes. Outre sa participation à la bonne marche de la prison, la matrone avait également la responsabilité de tenir les livres, y consignait le prix des rations distribuées à chacun des prisonniers. On apprend ainsi qu'au XIX^e siècle, selon les années, le prix d'une ration journalière se chiffre entre 10 et 28 cents. Les détenus malades, pour leur part, reçoivent une ration quotidienne d'environ 35 cents, et ce pour toute la durée de leur maladie. De façon surprenante, l'approvisionnement alimentaire de la prison est assuré par le *Sheriff* du comté, qui a l'obligation d'acheter les provisions aux prix courants en vigueur dans la localité. Pour préparer les repas et chauffer l'édifice, on utilise quelque 100 cordes de bois par année, dont le débitage est fait par les prisonniers dans la grande cour, ces derniers ayant l'obligation de se rendre utiles durant la durée de leur empri-



Le palais de justice du district de Bedford, construit à Cowansville, en 1859.

sonnement.

Les inspecteurs du gouvernement considèrent la prison de Sweetsburg comme l'édifice pénitencier le moins bien entretenu de la province. Ainsi, le mauvais état des cadenas, des verrous et des serrures, le manque de plomb pour souder les barreaux de fer aux fenêtres, de même que la surveillance relâchée du gardien de prison, sont des conditions qui auraient grandement facilité la vie à de nombreux prisonniers en quête de liberté. Que ce soit en créant de toutes pièces une fausse clé, en simulant une silhouette sous les draps ou en sautant par-dessus le

mur d'enceinte, construit en 1869, tous les moyens sont bons pour prendre la poudre d'escampette.

Le mauvais entretien de la prison de Sweetsburg conduit aussi à des problèmes d'hygiène, comme le notent les inspecteurs successifs dans leurs rapports. Ces derniers sont unanimes à dénoncer le mauvais fonctionnement des latrines, ce « mal ordinaire de nos prisons », qui, en plus d'être une source de mauvaises odeurs, constitue un risque permanent de contamination de l'eau potable ; dans ce cas, on se voit dans l'obligation de puiser de l'eau dans le ruisseau avoisinant, ce qui entraîne de fortes dépenses.

En 1961, après un siècle de loyaux services, la prison de Sweetsburg, depuis longtemps devenue désuète et inapte à répondre aux nouvelles conditions de détention, doit céder la place à un édifice carcéral moderne. Ironiquement, ce dernier sera démoli en 1996, alors que la vieille prison s'élève encore à l'ombre du palais de justice, témoin privilégié d'une époque révolue.

Chantal Lefebvre

Waterloo et les champignons

En 1956, la célébration de la Saint-Jean-Baptiste laisse dans la mémoire des citoyens de Waterloo un sentiment de fierté. La période de ralentissement économique que connaît la municipalité depuis plusieurs décennies semble enfin révolue. Grâce à l'expansion de certaines industries, comme la champignonnière Slack, et à l'implantation de nouvelles entreprises, Waterloo compte désormais une population de 4266 habitants, soit 2000 de plus qu'en 1931, et ses 21 industries donnent de l'emploi à plus de 600 travailleurs.

C'est pour souligner ce redressement économique que la Jeune chambre de commerce de Waterloo, appuyée par la municipalité et d'autres organismes de promotion commerciale, décide d'installer une fontaine lumineuse à l'entrée de la ville. Lors de l'inauguration, le 24 juin 1956, le député de Shefford de l'Union nationale, Armand Russell, affirme qu'« [...] il faut considérer l'initiative dont la Jeune chambre de commerce a fait preuve cette année comme le point de départ, après une longue période de quasi stagnation, d'une ère de progrès pour Waterloo. » Dans la foulée de l'allocution du député pro-

vincial, c'est l'importance de l'esprit de coopération dans le développement économique qui constitue le thème principal des propos du député fédéral de Shefford, Marcel Boivin, du curé de la paroisse Saint-Bernardin, Mgr Hébert, de Tom Wilkinson, président du club Kiwanis, et de Irving Slack, représentant la compagnie Slack Brothers Ltd.

Installée à l'angle des rues Nord et Robinson, la nouvelle fontaine représente deux enfants, debout sur un énorme champignon, qui s'abritent sous une ombrelle, elle aussi en forme de champignon. Ce thème, à n'en pas douter, veut rappeler l'importance qu'a eue la culture intensive du champignon dans la reprise économique de Waterloo.

C'est au début du siècle que les frères Charles et Fred Slack héritent de serres léguées par leur père, Thomas Slack, petit-fils d'Hezekiah Robin-

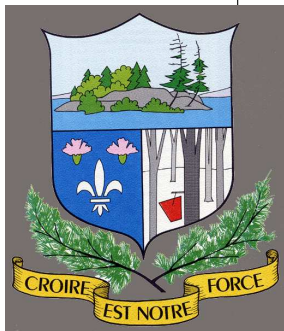
son, situées sur la rue Western, sont alors principalement utilisées pour la culture de légumes et de plants de fleurs. L'œillet est la spécialité de la famille Slack, une production destinée surtout à l'ornementation des gares du Canadien Pacifique. Les frères Slack tentent leurs premières expériences dans la culture du champignon en 1925, dans trois chambres en bois construites à cette intention sur un terrain voisin ; l'initiative se révélant concluante, ils bâtissent trois autres hangars l'année suivante et commencent la production sur une vaste échelle. Ralentie par la Deuxième Guerre mondiale, la champignonnière Slack reprend la production dès la fin du conflit et arrive à la faire quintupler au cours des vingt années suivantes, devenant ainsi un des principaux artisans de la renaissance économique d'une ville qui fut, jadis, après Sherbrooke, la première en importance des Cantons-de-l'Est.



La fontaine inaugurée le 24 juin 1956.

Marie-Christine Bonneau

Roxton Pond et la légende de l'île du Diable



La légende de l'île du Diable de Roxton Pond, que tous connaissent en région, a franchi les frontières de la Haute-Yamaska pour se faire entendre à travers tout le Canada. En effet, elle a été choisie pour la production d'un documentaire sur les légendes canadiennes-françaises, du Nouveau-Brunswick au Manitoba, documentaire qui sera présenté, en décembre 2003, sur les ondes de ARTV et de la Télévision française ontarienne (TFO). C'est avec grand intérêt que l'équipe de réalisation de Vic Pelletier s'est penchée sur cette légende, immortalisée dans un récit de l'auteur Oscar Massé, en 1901. Après une visite de l'île légendaire, l'équipe de tournage a recueilli les témoignages de citoyens de Roxton Pond, ainsi que les commentaires de la conteuse Éveline Ménard et de notre directeur général, Richard Racine. La Société d'histoire a servi d'intermédiaire entre les divers intervenants. En temps voulu, une copie de l'émission sera disponible à la SHHY.

J. R.



Vous désirez en savoir plus sur votre Société d'histoire, ses divers services, la documentation qu'on y trouve ? Visitez notre tout nouveau site Internet : www.shhy.org

L'historien régional

Bulletin de la Société d'histoire de la Haute-Yamaska
135, rue Principale
Granby (Québec) J2G 2V1
Téléphone : (450) 372-4500
Télécopieur : (450) 372-9904
Site Internet : <http://www.shhy.org>
ISBN 2-9807338-1-4
ISSN 1708-7023

© Société d'histoire de la Haute-Yamaska, 2003

Heures d'ouverture :
lundi, mardi, jeudi, vendredi de 9 h à 17 h
mercredi de 9 h à 21 h.

Carte de membre : 25 \$

Frais de recherche pour les non-membres : 5 \$

Un festival international (suite)

ville, se transforme une fois par semaine en boîte à chanson, accueillant les auteurs-compositeurs les plus connus du Québec. C'est lorsqu'il s'agit, en 1969, de mettre fin à l'expérience chansonnière de l'Escale, que Yves Gagnon, le directeur des Loisirs de Granby, aidé dans son entreprise par Marianne et Yves Steinmetz, prend l'audacieuse décision de créer un concours qui aurait comme objectif de promouvoir la chanson québécoise par la découverte de jeunes talents amateurs.

C'est donc l'expérience, le flair et l'aplomb des dirigeants des Loisirs de Granby qui, au premier chef, auraient permis la naissance, il y a trente-cinq ans cet automne, d'un modeste projet dédié à la chanson d'expression française. Pour jauger le succès de cette entreprise, posons une simple question : qui peut dire ce qu'auraient été les carrières de Luc De Larochelière, de Marie-Denise Pelletier, de Jean Leloup, de France d'Amour, d'Isabelle Boulay, de Linda Lemay et de combien d'autres, sans la poussée de départ que leur a donné le Festival international de la chanson de Granby ?

René Beaudin

Adélarde Brunelle, né et baptisé le 31 juillet 1882 à Ste-Cécile-de-Milton, est le fils d'Onésime et de Delvina Beauregard. Il passe son enfance sur la terre familiale dans le 1^{er} Rang de Milton.

Le 7 avril 1902, à Notre-Dame de Granby, il épouse Ida Patenaude, fille de David Patenaude et de Céline Larrivée, née le 15 juin 1884 à Highgate dans le Vermont. Vers 1909, le couple s'installe à Notre-Dame-du-Bon-Conseil puis émigre à Bad Axe, Michigan, où Brunelle est employé sur une ferme expérimentale. En 1921, ils reviennent vivre au Québec, d'abord à Granby, puis à Acton Vale, à Drummondville et de nouveau à Granby où il entre à la Miner Rubber.

Adélarde Brunelle décède à Granby le 26 juillet 1961 et son épouse, le 11 août 1963. Dix-huit enfants sont nés de cette union, seulement neuf survivront.

Odina, née le 2 novembre 1906 à Notre-Dame-du-Bon-Conseil, épouse Henri Gauthier, le 17 juin 1929, à Drummondville, de cette union est née Denise. Odina décède, à Granby, le 10 février 1974.

Donat, né le 7 octobre 1908 à Notre-Dame-du-Bon-Conseil, épouse Phédora Grandmont à Drummondville, le 31 octobre 1928. Deux enfants sont nés de cette union. À la suite du décès de sa première épouse, Donat se marie en secondes noces à Rachel Parenteau de St-Lucien, le 29 juillet 1939. Le couple donnera naissance à quatre enfants. Donat fut à l'emploi d'une fonderie de Drummondville et est décédé le 26 février 1986.

Arthur le 16 novembre 1910 à Bad Axe, Michigan. Il épouse, à Notre-Dame de Granby, Eugénie Meunier, le 25 août 1934 et ils ont un enfant. D'un deuxième mariage, avec Doris Bonnette, neuf enfants voient le jour. Arthur travaille comme serveur à l'hôtel Granby et décède à l'âge de 88 ans.

Ovide, né, lui-aussi, à Bad Axe, Michigan, le 7 mars 1912, épouse, à Sainte-Famille de Granby, Florence Landreville le 1^{er} septembre



Debout : Odina, Donat, Arthur, Ovide, Armand, Dora, Paul.

Assis : Alice, Adélarde, Ida, Bella. Photo prise le 18 juin 1949. (Coll. Dora Brunelle Robillard)

1931. Ils s'installent à Granby, Massachusetts, et ont trois enfants. Ovide est décédé en 1969.

Armand est né le 10 mai 1919 à Bad Axe, Michigan. Il épouse, le 20 août 1938, à Farnham, Rose Sabourin qui lui donne dix enfants. Armand, maintenant retraité, était un travailleur de la Miner Rubber.

Dora, comme ses frères, est née à Bad Axe, Michigan, le 17 mars 1921. Elle a épousé Armand Robillard le 2 août 1951, à Saint-Benoît de Granby. En plus d'élever trois enfants, elle fut à l'emploi de la Miner Rubber, puis de l'hôtel Le Castel. Elle est aujourd'hui retraitée.

Paul Brunelle est né le 10 juin 1923 à Granby, il a épousé, à Notre-Dame de Granby, le 26 juin 1944, Suzanne Choinière avec qui il aura quatre enfants. Après une prolifique carrière de chanteur western, il décède d'un cancer de la gorge, le 24 novembre 1994, à Granby.

Bella, née le 31 mai 1926, à Acton Vale, épouse Justinien Langlois à Notre-Dame de Granby, le 28 juillet 1945. Cinq enfants sont nés de cette union. Après avoir été à l'emploi de la

Granby Elastic Web, Bella profite de sa retraite.

Alice, la cadette, est née le 14 juillet 1928 à Drummondville, et a épousé Roger Paul, à Saint-Benoît de Granby, le 18 juin 1949. Elle a donné naissance à six enfants tout en travaillant pour les compagnies Miner Rubber et Stark Ribbons, puis à l'hôtel Le Castel. Elle est aujourd'hui retraitée.

Il y a quatre souches non apparentées du patronyme Brunelle qui ont fondé des familles, au début de la colonie. Le premier ancêtre d'Adélarde est Jacques Brunel. Né en 1645, il est venu de Saint-Rémi de Dieppe, en Normandie. Son père se nommait Jean et sa mère, Anne Maddry. C'est le 24 novembre 1677 qu'il épouse, à Boucherville, Suzanne Bertaut fille de Jacques et de Gilette Bane et veuve de Jean Liesse. Jacques est sans doute venu en Nouvelle-France à la suite d'un contrat d'engagement et s'est installé sur une terre, au cap de Varennes. De son union avec S. Bartaut, dix enfants sont nés, dont des jumeaux.

Josée Deslandes

Nouvelles brèves

• Waterloo, l'ancien chef-lieu du comté de Shefford, constitue la préoccupation majeure du professeur d'histoire Wolfgang Helbich, et ce depuis plus de dix ans. Ce dernier, qui nous rendait visite au mois d'août, enseigne à l'université de la Ruhr, à Bochum, en Allemagne. Sa passion pour Waterloo, il la partage depuis les débuts avec Elke Jahnke, une étudiante au doctorat dont il dirige la thèse. Les études des deux historiens portent sur la cohabitation francophone – anglophone dans une petite ville canadienne, pour la période qui s'étend du milieu du XIX^e siècle à la fin de la Première Guerre mondiale. Et pourquoi Waterloo, professeur Helbich ? La réponse ne tarde pas à venir : « Parce que Waterloo appartient au petit groupe de villages et petites

villes bilingues au Québec dont la plupart des sources historiques sont préservées et disponibles, mais surtout parce qu'elle est la seule à avoir soutenu un hebdomadaire anglophone et en même temps un hebdomadaire francophone pendant une période de plus de quarante ans. » Les résultats de recherche de Mme Jahnke ont été publiés récemment, tandis que ceux du professeur Helbich ne seront disponibles que l'an prochain. Avis à ceux qui lisent l'allemand. Cependant, certains articles du professeur Helbich, publiés dans des revues québécoises, sont disponibles en français.

• Une belle surprise ! Après nous avoir légué, dernièrement, tous ses plans d'architecte, qui vont de plans d'édifices publics à ceux de *bungalows*, M. Paul O. Trépanier nous a fait don du

tableau de l'Immaculée Conception, peinte par Alfred Pelland, qui a servi à la réalisation de la murale du cégep de Granby-Haute-Yamaska, anciennement l'école Immaculée-Conception... dont l'architecte était M. Trépanier. Une pièce d'un grande valeur artistique et patrimoniale !

• Si vous avez parcouru la rue Principale au cours de l'été, vous avez sûrement eu la chance d'en apprendre un peu plus sur l'histoire du Zoo de Granby. En effet, dix-neuf panneaux, réalisés par Marie-Christine Bonneau dans le cadre du cinquantième anniversaire de la Société zoologique de Granby, étaient présentés dans les vitrines des magasins, relatant les moments marquants de la vénérable institution.

Johanne Rochon